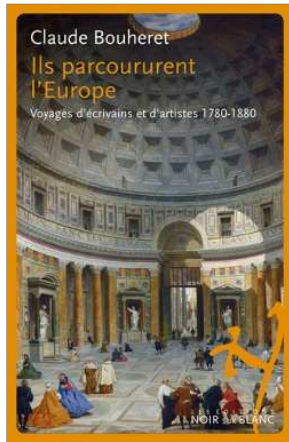


Claude BOUHERET, *Ils parcourent l'Europe. Voyages d'écrivains et d'artistes 1780-1880*, Paris, Éd. Noir sur Blanc, nov. 2018, 480 p., 24 € [n° 15].



« Richement illustré, peut-on lire sur la quatrième de couverture, et conçu comme une galerie de portraits en mouvement, de Mme de Staël à Lou Andreas-Salomé, de Goethe à Dostoïevski, de Mendelssohn à Byron, l'ouvrage accompagne gens de lettres, peintres et musiciens dans leurs pérégrinations, et replace leurs créations – journaux intimes, relations de voyage, correspondances, œuvres d'art et musicales – dans le temps long de l'histoire culturelle d'une période [de 1780 à 1880] durant laquelle voyager était à la fois une épreuve physique, une aventure personnelle et un apprentissage du monde. »

C'est donc avec une cinquantaine de gens de lettres et d'artistes que l'auteur<sup>1</sup>, ancien diplomate et grand voyageur, nous entraîne, avec une érudition impressionnante émaillée d'anecdotes, à travers l'Europe, de Paris à Rome – sur les routes du *Grand Tour*<sup>2</sup> – de Saint-Pétersbourg à Genève, de Londres à Constantinople, dans les villes et les lieux où se tissa alors un incomparable réseau d'échanges culturels.

Parmi ces personnalités, Claude Bouheret a choisi de retenir un peu plus d'une dizaine de femmes « voyageuses », venant des pays germanophones, d'Angleterre, de Suisse, de France, des pays du Nord et de l'Est – qui ont piqué ma curiosité. Il ne s'agit pas ici, faut-il le préciser, de simples touristes, comme il y en eut beaucoup, mais bien de femmes de lettres et d'artistes.

Qui étaient-elles, dans quel but ont-elles entrepris des voyages qui demandaient tant de temps et d'argent, pour quelles raisons certaines se sont-elles expatriées, parfois pour de très nombreuses années ou même définitivement, quelle a été leur vie, quels bénéfices en ont-elles tirés pour elles-mêmes et pour leur art ?

Presque toutes étaient des aristocrates assez ou très fortunées, riches héritières ou pourvues d'un époux argenté – époux dont plusieurs se sont plus ou moins rapidement séparées, gagnant ainsi une indépendance conforme à leur liberté d'esprit et de mœurs dont elles allaient pouvoir profiter plus facilement à l'étranger.

Ces femmes « de qualité » avaient de sérieux points communs dus à l'excellente éducation qu'elles avaient reçue ou acquise, particulièrement dans les lettres, les langues et les arts. Très cultivées, la plupart polyglottes, elles étaient avides de connaissances, ouvertes sur le monde, souvent imprégnées d'idées libérales. Issues d'un milieu où la sociabilité était de mise, elles maîtrisaient l'art de la conversation et des échanges, s'entouraient d'intellectuels, d'écrivains et d'artistes. Toutes qualités qu'elles mirent plus que jamais en pratique dans les sphères cosmopolites qu'elles fréquentèrent loin de leur pays natal. Enfin, elles avaient le goût des voyages.

La vie de Lady Mary Wortley Montagu, aristocrate anglaise aussi cultivée que spirituelle, est une illustration éclatante du goût des voyages et des transformations qui s'ensuivirent. Son mari étant nommé au poste d'ambassadeur en Turquie, Lady Mary l'accompagne et découvre d'abord, durant un périple entrecoupé de longues haltes qu'elle décrit dans de nombreuses lettres, la Hollande, les États allemands, Leipzig et Dresde, puis Vienne et les Balkans. Arrivée à Istanbul où elle va vivre pendant deux années, Lady Mary n'a de cesse que d'apprendre la langue turque, de visiter de fond en comble la capitale, s'habillant à la Turque pour être plus discrète, et de s'initier à la vie culturelle du pays. Une douzaine d'années plus tard, quittant mari, enfants et Londres pour suivre un séduisant diplomate et poète vénitien, ce sont vingt-trois ans de pérégrinations et de visites de tous ordres en France (Avignon) et en Italie – notamment à Venise, Florence, Rome et Naples. Infatigable et brillante épistolière, Lady Mary rédige une correspondance considérable, reflet de ses voyages, adressée à son mari et à sa fille. D'une grande curiosité intellectuelle, chroniqueuse pleine d'esprit et féministe, la « marquise de Sévigné britannique » (p. 122) s'est intéressée aux sujets les plus divers, aussi bien à la condition des femmes

1. Il a également publié un *Atlas littéraire des pays d'Europe centrale et orientale*, Éd. Noir sur Blanc, 2009.

2. « À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Grand Tour*, qui fut l'invention d'une manière personnelle de voyager et mit Rome et Pompéi – récemment fouillée – au centre de la carte de l'Europe culturelle, incita écrivains et artistes à redécouvrir avec Goethe les merveilles de l'Antiquité, les splendeurs de l'art italien et la lumière des pays du Sud. » (p. 12)



turques qu'à la technique ottomane de l'inoculation contre la variole. Ses *Turkish Embassy Letters* sont un apport considérable à la connaissance de la Turquie ottomane du XVIII<sup>e</sup> siècle et à celle de l'Europe des Lumières.

Ses deux compatriotes, Elizabeth Craven, margravine d'Ansbach par son deuxième mariage, et l'Irlandaise Margaret Power, d'origine modeste mais devenue comtesse de Blessington, ont trouvé, à l'étranger, un moyen d'échapper à l'hypocrisie de la société britannique. La première, s'étant séparée de Lord Craven après quinze années de mariage et sept enfants, s'aventure sur le continent pendant quatre années. Mondaine, plus préoccupée de fréquenter l'aristocratie et les diplomates que de visiter les lieux, mais voyageuse solitaire, impénitente et téméraire, elle est reçue par toutes les têtes couronnées de Vienne à Saint-Pétersbourg, traverse l'immense Russie – où sa *kibitka* verse à deux reprises – et l'Ukraine jusqu'à Sébastopol avant de rejoindre Constantinople puis Vienne. Plus tard, après la mort du margrave, elle choisit de s'établir à Naples où ils avaient séjourné quelques années auparavant et mené grand train. Elle y tient salon, reçoit de nombreux visiteurs curieux de connaître sa vie aventureuse – parmi lesquels la comtesse de Blessington avec le comte d'Orsay –, rédige ses *Mémoires* et y finit ses jours.

C'est aussi la route de l'Italie que prend la seconde. Claude Bouheret rapporte que l'équipage transportant le comte de Blessington, son épouse Margaret Power accompagnée de son soupirant le comte d'Orsay ainsi que de sa sœur, comportait « trois voitures, six domestiques, un cuisinier et de nombreux bagages ». À Gênes, la séduisante Margaret, qui avait de l'esprit et du goût pour les belles-lettres, noue des relations amicales avec Lord Byron, auquel elle a consacré un livre sous forme de *Conversations*. Continuant la route du *Grand Tour*, le quatuor mène une vie sociale fastueuse pendant trois ans à Naples, où Lady Margaret fait découvrir à ses hôtes anglais de passage le Vésuve et Herculaneum, puis visite Florence et enfin Rome. C'est sur la route du retour, à Paris, que le comte de Blessington meurt subitement. La veuve « joyeuse, fortunée et scandaleuse » rentre alors à Londres avec le comte d'Orsay, où elle reçoit, dans sa somptueuse demeure, nombre d'hommes politiques, d'écrivains et d'artistes – Disraeli, le prince Louis-Napoléon, Dickens, Vigny, Lawrence... Certes mondaine, mais dotée d'une plume talentueuse et véritable femme de lettres, elle a célébré ses voyages dans plusieurs écrits, articles et romans.

La notoriété des femmes « voyageuses » de cette époque est souvent associée à des grands personnages politiques ou intellectuels. Dorothee de Courlande, princesse balto-prussienne et très riche héritière, doit beaucoup à Talleyrand. La fortune de la princesse, ainsi que sa séparation assez rapide d'avec son époux, le neveu de Talleyrand, facilitent sa vie de femme libre. Aussi cultivée que belle, polyglotte, passionnée par la politique, remarquable médiatrice et hôtesse hors pair, Dorothee est pendant plus de vingt ans la compagne indispensable – d'aucuns disent la maîtresse – confidente et conseillère de Talleyrand, l'accompagnant dans ses diverses fonctions à Vienne puis à Londres, comme dans ses voyages en France. Après la mort du prince de Bénévent en 1838, elle continue de voyager en Europe. Elle a entretenu une abondante correspondance avec des personnalités du monde politique et diplomatique (Thiers, Guizot, Adolphe de Bacourt). Outre ses propres *Souvenirs* (en sept volumes), elle a travaillé à la publication des *Mémoires* de Talleyrand.

Tout aussi aristocrate et non moins fortunée, la princesse Zénaïde Volkonski, « reine des muses et de la beauté » selon Pouchkine, amie du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, est un personnage extraordinaire. Vite séparée de son mari, elle sillonne l'Europe de Paris à Vienne, de Saint-Pétersbourg à Rome, Milan, Vérone et Naples. Musicienne accomplie, compositrice d'opéras et cantatrice (contralto), écrivaine et romancière, mécène auprès des artistes et des écrivains russes, elle rencontre Goethe, fait connaître Rossini, converse avec Mme de Staël, Stendhal et Chateaubriand, reçoit Walter Scott, Glinka, Donizetti et bien d'autres, se lie d'amitié avec Gogol et Ivanov. Sa conversion au catholicisme lui ayant valu la réprobation du tsar, cette femme d'esprit et de cœur s'exile définitivement à Rome où elle se voue à ses bonnes œuvres jusqu'à sa mort.

Quant à la baronne germano-balte Juliane de Krüdener, élevée selon les idées maçonniques et rationalistes, divorcée très jeune, elle voyage entre Rome, Paris, Riga et Berlin. Au cours de ces périple, elle côtoie des écrivains comme Bernardin de Saint-Pierre, Jean-Paul Richter, et Mme de Staël qui lui présente Saint-Simon et Benjamin Constant. Écrivant en français, elle est reconnue par Chateaubriand pour son ouvrage *Réflexions d'une dame étrangère*, et son roman épistolaire *Valérie* lui vaut une bonne notoriété. Exaltée, utopiste et généreuse, la baronne, qui avait été confrontée dans ses déplacements aux horreurs des guerres napoléoniennes et qui se dévouait aux pauvres et aux nécessiteux, finit par sombrer



dans un mysticisme qui l'éloigna du tsar Alexandre I<sup>er</sup> dont elle avait pourtant été quelque temps l'une des égéries intellectuelles et spirituelles.

Parmi les grandes figures féminines intellectuelles, Claude Bouheret accorde une place de choix à Mme de Staël qui, pourchassée pour ses idées jugées trop libérales et anti-napoléoniennes, doit à plusieurs reprises quitter la France et même abandonner Coppet, son refuge suisse, « le rond-point de l'intelligence européenne<sup>3</sup> » (p. 199). Ses « errances » pendant plus de dix années la mènent de l'Allemagne (Weimar, Berlin) à l'Italie (Rome, Naples), à Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, Stockholm et Londres. Dans la douzaine de pages qui lui sont consacrées, on savoure les visites et les rencontres de cette femme d'une intelligence exceptionnelle, remarquable observatrice, reconnue et sollicitée par toutes les élites intellectuelles et politiques en Europe, et dont les longs voyages furent la source d'inspiration de plusieurs de ses livres.

Comme Mme de Staël, l'Allemande Malwida von Meysenbug doit, pour des raisons politiques, fuir son pays qu'elle ne reverra jamais. Ce n'est pas le moindre des mérites de Claude Bouheret que d'attirer l'attention sur cette autre grande intellectuelle moins connue du public français. Lorsque cette baronne sans fortune, qui professait des idées sociales progressistes, arrive à Londres, elle doit subvenir à ses besoins, comme préceptrice et traductrice, autant par nécessité que par fidélité à ses convictions libérales et féministes. Elle y fait deux rencontres déterminantes : Alexandre Herzen et Wagner, et commence la rédaction des *Mémoires d'une idéaliste*, son ouvrage majeur. Durant ses séjours à Paris, puis Bayreuth – où elle devient l'une des « officieuses médiatrices » du temple wagnérien – ensuite à Rome et Sorrente, on ne compte pas les relations et les amitiés que cette femme d'une haute stature intellectuelle, reconnue et recherchée par ses pairs, discrète et fidèle, a entretenues avec l'intelligentsia européenne, de Michelet à Vallès et Reclus, Taine et Renan, Tourgueniev, Liszt, Lou Andreas-Salomé, Nietzsche, Paul Rée et Romand Rolland. Essayiste, romancière, épistolière, mélomane, parlant quatre langues, engagée et généreuse, en avance sur son temps, elle est considérée comme l'« égérie de la Kultur européenne<sup>4</sup> ».

C'est chez Malwida à Rome que la jeune et très remarquable Lou Andreas-Salomé, dont la vie est jalonnée de relations intenses et fécondes avec les grands intellectuels et écrivains de son temps, fait la connaissance des philosophes Nietzsche et Paul Rée, qui sont tous deux aussitôt envoûtés par sa beauté et stimulés par son intelligence fascinante. Le désir d'indépendance et de liberté de Lou ne cessa jamais et ne fut pas entravé par son mariage avec l'orientaliste Friedrich Carl Andréas. Ses nombreux voyages, ponctués de contacts intellectuels et littéraires qui nourrissent sa propre créativité, la mènent à Rome, Bayreuth, Berlin, à Paris dont la vie culturelle l'enchantait, en Suisse, à Vienne, Venise, Munich, Constantinople, et jusqu'en Scandinavie. À Munich, elle noue une relation véritablement amoureuse avec le jeune poète Rainer Maria Rilke, relation qui évoluera en une longue et fidèle amitié maintenue par une correspondance assidue. Au cours de deux périodes successives, elle lui fait découvrir son pays natal, la Russie, où ils rendent visite à Tolstoï. Ce retour aux sources est à l'origine de son roman *Rodinka*. La rencontre décisive avec Freud, à Weimar en 1911, signe son orientation vers la psychanalyse à laquelle elle consacre les vingt-six dernières années de sa vie. Essayiste, romancière, nouvelliste, épistolière, elle a laissé une œuvre abondante et brillante.

Au milieu des femmes de lettres déjà évoquées, George Sand est une personnalité à part, la seule qui n'ait pas eu le goût des voyages ! « Pourquoi voyager quand on n'y est pas forcé ? », écrit-elle. « Mes plus beaux, mes plus doux voyages, je les ai faits au coin de mon feu ». C'est en effet davantage pour vivre pleinement ses passions amoureuses et trouver la tranquillité et le repos que l'écrivaine prolifique se résout à quitter la France pour des destinations propres à aviver son souffle littéraire : avec Musset, elle choisit Venise – elle écrira des pages magnifiques sur la Sérénissime – puis continue en Italie avec le Dr Pietro Pagello (qui avait soigné Musset) ; elle excursionne dans les Alpes et en Suisse où elle rejoint ses amis Liszt et Marie d'Agoult ; avec ses enfants et Chopin, ce sera Majorque, où elle écrit beaucoup ; enfin Rome avec son fils et le graveur Alexandre Manceau qui fut son dernier compagnon. Si la « bonne dame de Nohant » était certes plus casanière que globe-trotteuse, elle a cependant fait, de ses séjours à l'étranger, l'une des sources de son inspiration littéraire (*Un Hiver à Majorque, La Daniella*).

---

3. Selon l'historien Michel Winock.

4. Selon l'historien de la littérature et essayiste Marc Fumaroli.



Les artistes à part entière que met en avant Claude Bouheret sont deux peintres contemporaines d'égale célébrité dans l'Europe d'alors : la Suisseuse Angelica Kauffmann, née dans les Grisons en 1741, et Elisabeth Vigée-Lebrun, née à Paris en 1755.

L'une et l'autre, également encouragées par leur père, deviendront des artistes de très grand talent, reconnues par leurs pairs et admises dans de prestigieuses académies. Après avoir poursuivi son éducation artistique à Bologne et Florence, puis Rome et Venise, c'est à Londres, où elle vit quinze ans et épouse le peintre vénitien Antonio Zucchi, qu'Angelica Kauffmann acquiert une renommée européenne, particulièrement en tant que portraitiste pour des clients fortunés et aristocratiques. Son succès sera ensuite couronné en Italie où elle côtoie des artistes amis comme Piranese, honore les commandes des princes de Russie et des souverains de Naples, reçoit dans son atelier à Rome les Grands de ce monde, dont l'empereur Joseph II. Artiste ovationnée, « la dixième muse de Rome », comme l'avait dénommée le cardinal de Bernis, fut l'amie de Goethe qui était impressionné par sa culture et sa personnalité, l'appelait « la bonne Madame Angelica », et dont elle fit le portrait.

Les deux artistes se rencontrent à Rome en 1789, où Elisabeth Vigée-Lebrun, royaliste et portraitiste, particulièrement connue pour ses portraits de la famille royale, réside huit mois après avoir fui la Révolution « avec sa fille de cinq ans et sa gouvernante, emportant pour tout bagage quelques vêtements et quatre-vingts louis » (p. 175). Durant les douze années de son expatriation, cette « exilée infatigable », aussi intrépide que séduisante et d'une incroyable force de caractère, va se rendre en Italie, puis en Russie, à Potsdam, à Vienne, multipliant visites des lieux et rencontres, sans jamais cesser de travailler et d'honorer les commandes : elle est une artiste, et doit aussi gagner sa vie. Partout, Elisabeth V.-L. est reçue par l'aristocratie qui admire son talent et lui assure une notoriété européenne. À Naples, elle peint la future Lady Hamilton et les filles de la reine Marie-Caroline ; en Russie, les princesses et grandes-duchesses, et même la tsarine ; à Potsdam, la jeune et très jolie reine Louise, qui sera le sujet d'un de ses plus élégants tableaux. Rentrée enfin en France dès que son nom est rayé de la liste des émigrés, elle n'y reste pas longtemps et s'embarque pour l'Angleterre où elle travaille pendant trois ans, puis en Suisse où celle qui avait peinturé les Grands de ce monde connaît « la tentation du paysage ». Ainsi que le note Claude Bouheret, cette peintre talentueuse « s'était imposée dans toute l'Europe comme la grande dame du portrait et la sibylle de la féminité rayonnante » (p. 180).

Pour clore cette revue esquissée à grands traits, il est intéressant de mentionner que ces voyageuses se sont croisées et fréquentées dans les hauts lieux de la culture européenne que les unes et les autres ont visités, où elles ont séjourné et, pour certaines, travaillé.

On a vu que Malwida von Meysenbug, établie à Rome, y reçoit Lou Andreas-Salomé et que Lady Craven, margravine d'Ansbach, invite la comtesse de Blessington avec le comte d'Orsay dans sa maison à Naples.

Au cours de son séjour à Berlin, Elisabeth Vigée-Lebrun rencontre la baronne de Krüdener.

À Coppet, Mme de Staël accueille la baronne de Krüdener ; à Paris, après les Cent-Jours et Waterloo, elle reçoit la visite de Zénaïde Volkonski.

C'est à Rome que l'artiste Angelica Kauffmann reçoit sa consœur Elisabeth Vigée-Lebrun à qui elle montre ses collections.

La baronne de Krüdener a été peinte par Angelica Kauffmann dans son atelier romain (p. 350) ; Mme de Staël, à Coppet, par Elisabeth Vigée-Lebrun (*Madame de Staël en Corinne*, p. 196), et à Rome par Angelica Kauffmann (œuvre dont on a perdu la trace) ; Lady Craven, par Elisabeth Vigée-Lebrun en Angleterre, à Bath.

Tout au long des pages qui leur sont consacrées, on ressent l'admiration, voire la tendresse que Claude Bouheret porte à ces personnalités remarquables, femmes de lettres et artistes, qui ont parcouru l'Europe au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, soit par goût des voyages, soit parce que condamnées à prendre le chemin de l'exil, en tout cas toutes éprises de liberté et d'indépendance. À ces femmes ouvertes au monde, qui s'affranchirent des préjugés et ont marqué leur siècle par leur personnalité, leurs récits et leurs talents, les voyages offrirent la possibilité « d'échapper à leur condition sociale et de mener une vie libre et aventureuse » (p. 12), et se révélèrent un véritable et puissant instrument d'émancipation. Le lecteur trouvera autant d'intérêt que de plaisir à les accompagner dans leurs passionnants parcours.

*Martine Coutier*